

13 oct. 99

**BOULEVERSANTE** Elle fut une enfant cachée en Belgique. A soixante ans, elle publie un premier roman, une "autobiographie" qui n'est pas tout à fait la sienne ni celle d'une autre

# Esther Orner affronte les non-dits de la Shoah

## PORTRAIT

PAR ROBERT VERDUSSEN

**E**sther Orner n'aime pas se raconter. Elle a donc écrit un roman. Cette "Autobiographie de personne" n'est pas exactement la sienne. Elle n'est pas vraiment celle d'une autre. Le décalage entre réalité et fiction est, ici, un voile pudique jeté sur une tentative, une de plus, de mettre des mots sur ce que les mots ne peuvent dire, la Shoah. Mais, à l'inverse de tant d'autres, parce qu'il ne nie pas l'indicible et l'affronte, ce récit parvient à en sonder la profondeur. C'est en cela, sans doute, qu'il est précieux.

Esther Orner est une enfant cachée. Lorsque ses parents ont été déportés à Auschwitz, elle a été recueillie par un couple de la région de La Louvière qui l'a élevée comme sa fille et qu'elle a appelé, une fois pour toutes, "oncle" et "tante". La mère est revenue. Pas le père. Esther avait huit ans.

*"Lorsque j'ai revu ma mère après la guerre, je me suis aperçue que cette femme très belle avait perdu sa beauté. J'avais sa photo d'avant et je l'ai trouvée moche. Elle s'est mise à raconter et je me suis dit : pourquoi est-elle revenue cette femme ? Pour me faire peur en racontant des horreurs ? Les autres écoutaient et ne disaient pas un mot. Et ma mère a bien vu qu'on ne croyait à rien de ce qu'elle racontait. Pour moi, c'était une étrangère. Je n'avais pas d'affection pour elle. Ma vraie mère était ma tante. J'étais partie sur une autre vie et elle venait me troubler en racontant des histoires affreuses. En plus, elle était revenue sans mon père. Cette scène est sans doute à la base même de ma décision d'écrire et d'écrire de cette manière-là."*

Cette manière-là d'écrire,



PHOTO: JEAN-CLAUDE LEMAY

**"C'est chaotique dans le récit comme ce l'est dans ma tête."**

c'est cette "Autobiographie de personne". La narratrice revient d'Auschwitz et rejoint sa fille en Israël. Celle-ci interroge sa mère sur ce qu'elle a vécu mais n'écoute pas les réponses. Ne souhaite-t-elle pas vraiment que sa mère raconte ces choses auxquelles elle n'ose peut-être même pas penser ? Elle va donc obliger sa mère à écrire ce qu'elle ne supporte pas de l'entendre dire.

*"Le livre devient le lieu du dire. On n'apprend pas grand-chose sur la Shoah dans mon roman. Mais, par l'écriture, les choses sont dites. Ou pas dites. Pour moitié, c'est du non-dit. Pour l'autre moitié, c'est un essai de dire."*

Esther Orner a vécu dans sa chair cette impossibilité de raconter ce qu'Elie Wiesel a appelé "la nuit". Elle a connu la grande pudeur de ceux qui ont vécu cette obscurité et y ont survécu et qui en ont honte, qui se sentent humiliés dans leur état de rescapés, qui redoutent toujours de ne pas être crus lorsqu'ils racontent et qui, pendant longtemps, ne racontent rien ou si peu, pas l'essentiel en tout cas.

*"Moi, il m'a fallu trente ans pour écrire sur mes parents et sur le fait qu'ils m'avaient*

*abandonnée et qu'en tout cas je le ressentais comme cela. J'ai envoyé ce récit à ma mère. Elle m'a écrit : c'est un magnifique poème où on voit combien tu as aimé ta grand-mère. Je me suis dit que c'était un cas perdu. Ma mère est morte il y a un an. Jusqu'au bout, j'ai su que je ne saurais rien. Ma mère a un peu raconté mais ce que tout le monde sait, des histoires de croûtes de pain. Elle avait peur de n'être pas crue. Elle était humiliée."*

Cette grande retenue des survivants, on la retrouve, bouleversante, dans le roman d'Esther Orner où tout est dit dans le non-dit à travers une pudeur qui ne parvient pas à cacher une véritable sincérité. Il ne faut pas y chercher une date ou un nom de personne ou de lieu. La Pologne natale est "le pays mort", le camp de concentration, c'est "là-bas", Israël est "le pays des rêves" et Paris, "la ville du fleuve". Pourquoi ces détours ?

*"Cette question, je me la pose toujours. Lorsque j'ai commencé à écrire ce roman, il y*

*avait des noms de villes, de pays. Et puis, je les ai supprimés et je n'ai jamais su pourquoi. Peut-être comme en poésie où c'est l'intériorité qui parle. Ou parce que j'ai voulu donner une grande place au lecteur. Qu'il puisse reconstituer l'histoire lui-même. Il a d'une certaine manière sa place dans l'écriture de ce roman, le lecteur."*

Et sans doute est-ce là que cette "Autobiographie de personne" est la plus fascinante jusque dans la retenue de son titre. Il y a quelque chose d'à la fois très simple et très compliqué dans ce récit non de l'horreur mais de la souffrance qu'elle engendre pour des générations. Il n'est rien de plus simple que la souffrance. Il n'est rien de plus difficile que de la dire. Et la souffrance ne peut disparaître sans être dite. D'où un récit chaotique où les souvenirs se bousculent dans la tête d'une narratrice "pleine de passé".

*"C'est chaotique dans le récit comme ce l'est dans ma tête. J'écris par association d'idées et je n'ai pas de plan. Si je connais l'histoire au départ, cela ne m'intéresse pas du tout. Bien sûr, je connais l'histoire à la base. Mais il faut que je découvre quelque chose qui me surprenne. Il y a des écrivains qui partent avec l'idée d'écrire sur l'attente ou l'abandon. Moi pas. Mais l'attente et l'abandon sont dans mon livre et je les trouve en partant de faits concrets."*

Sur elle-même aussi Ester Orner est discrète. Et il faut se référer à la quatrième de couverture de son roman pour découvrir qu'elle est née en Allemagne de parents juifs polonais et qu'après avoir

**"Ma mère a bien vu qu'on ne croyait à rien de ce qu'elle racontait."**

passé la guerre en Belgique, elle a immigré en Israël en 1950 à l'âge de treize ans. Après une vingtaine d'années à Paris pour

des études qu'elle n'a jamais faites, elle est installée depuis 1983 à Tel-Aviv où elle enseigne la traduction à l'université Bar Ilan et l'hébreu aux nouveaux immigrants.

Pendant le repas que nous partageons, elle respecte les prescriptions de la cuisine casher. Est-elle religieuse ?

*"Je ne dirais pas religieuse, mais juive. C'est pour moi une question d'identité. Si je ne gardais pas certaines choses du patrimoine juif, je crois que celui-ci disparaîtrait."*

**Autobiographie de personne**  
Esther Orner,  
Ed. Métropolis, Genève,  
distr. Belgique : Nouvelle Diffusion,  
150 pp., 762 F (+ 8,99 €)

## EXTRAIT

*"Mais j'anticipe. Je ne fais que ça. D'ailleurs j'ai abandonné le projet de raconter dans l'ordre. Et aussi dans le désordre. Déjà que tout ce que je raconte, je le fais comme si j'étais encore ou à nouveau dans le pays. Et je suis ailleurs. Je raconte là où j'étais avant de partir pour le pays. Je sais, c'est compliqué. Certaines contraintes m'empêchent d'être plus explicite. Déjà que je n'aime pas trop parler. Mais quand je dis, j'aime être comprise. Là, je ne suis pas très libre."*

**LA LIBRE BELGIQUE**